

YAO



PAN-EUROPÉENNE ET KOROKORO PRÉSENTENT

OMAR SY

LIONEL BASSE

YAO

UN FILM DE
PHILIPPE GODEAU

SORTIE LE 23 JANVIER

Durée du film : 1H44

CO-DISTRIBUTION

PATHÉ

2, rue Lamennais - 75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00

PAN-EUROPÉENNE

21, rue Beaurepaire - 75010 PARIS
Tél. : 01 53 10 42 30

PRESSE

Marie-Christine Damiens
mc@mcdamiens.fr
Tél. : 01 42 22 12 24



MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.COM

SYNOPSIS

Depuis son village au nord du Sénégal, Yao est un jeune garçon de 13 ans prêt à tout pour rencontrer son héros : Seydou Tall, un célèbre acteur français. Invité à Dakar pour promouvoir son nouveau livre, ce dernier se rend dans son pays d'origine pour la première fois. Pour réaliser son rêve, le jeune Yao organise sa fugue et brave 387 kilomètres en solitaire jusqu'à la capitale. Touché par cet enfant, l'acteur décide de fuir ses obligations et de le raccompagner chez lui. Mais sur les routes poussiéreuses et incertaines du Sénégal, Seydou comprend qu'en roulant vers le village de l'enfant, il roule aussi vers ses racines.

- ENTRETIEN AVEC - PHILIPPE GODEAU

Portiez-vous ce projet en vous depuis longtemps ?

Quel en fut le déclencheur ?

J'ai eu l'idée de ce film il y a longtemps. J'en ai parlé à Omar car j'avais l'intuition qu'il serait sensible à cette histoire, qu'il en partagerait la part intime et les valeurs qu'elle véhicule. Outre la beauté esthétique et exotique du Sénégal, ce sont surtout les valeurs inhérentes à sa culture qui me touchent et que je voulais faire ressentir dans le film : le sens de la famille, du partage, de l'accueil, de la foi que l'on perçoit fortement quand on est là-bas. Contrairement au ***Dernier pour la route*** qui revendiquait un certain didactisme - puisque l'un des enjeux du film était de faire comprendre les mécanismes de la dépendance - je cherchais là à faire ressentir que, pas si loin de nous, des gens vivent différemment et que cette différence est inspirante.

Dans quelle mesure Omar Sy était-il indispensable à ce projet ?

Avez-vous écrit le rôle de Seydou pour lui ?

Omar est central dans ce projet et nous avons, avec Agnès de Sacy, écrit ce rôle en pensant à lui. Omar nous permet d'entrer dans l'intimité d'un ailleurs. Il est la personnalité préférée des Français depuis l'immense succès de ***Intouchables***. Père de cinq enfants, il est parti s'installer à Los Angeles pour protéger sa famille, compte tenu de sa notoriété considérable en France. Tout aurait pu perdre cet homme après un plébiscite pareil.

Or il est resté lui-même et continue de poursuivre sa carrière en France, comme à l'étranger. En ce qui me concerne, j'avais l'intuition qu'Omar avait besoin de se confronter de nouveau à ses racines et qu'il serait bon qu'il le fasse devant une caméra. Il est intéressant de mêler l'art et la vie, même si nous ne faisons pas notre psychanalyse à travers des films ! Nous avons un vrai désir de cinéma autour de cette histoire. Nous partageons tous deux un attachement profond à la question de la paternité, des origines. Je sentais fortement que nous pouvions raconter cette trajectoire ensemble, celle d'un acteur à succès, qui souhaite emmener son fils découvrir le pays de ses ancêtres et qui se retrouve à faire ce voyage avec un autre enfant que le sien.

Ces dernières années, Omar Sy a interprété des rôles étroitement liés aux questions du racisme et du déracinement, comme *Chocolat* de Roschdy Zem ou *Samba* d'Olivier Nakache et Eric Toledano. Dans *Yao*, il incarne le Blanc au pays des Noirs !

Dans ***Yao***, c'est lui l'étranger ! C'est pourquoi Yao l'appelle « le Bounty », car il est, à ses yeux, « noir dehors et blanc dedans ». Cette position inversée dans le regard que l'enfant porte sur lui permet de soulever la question complexe de l'identité. Et elle renverra le spectateur, je l'espère, à son propre regard sur l'altérité.

Quel est votre rapport personnel à l'Afrique ?

Quand j'étais enfant et adolescent, mon père travaillait dans les travaux publics au Mali et j'allais le voir là-bas. C'était une chance, une richesse pour moi qui ai pu découvrir une culture et un quotidien très éloignés de ma vie de jeune Occidental à l'époque. À l'âge où je ne pensais qu'à faire de la mobylette et m'amuser, je découvrais des enfants qui faisaient l'école à d'autres enfants, qui avaient une grande appétence pour la culture, les livres, les informations, la France. Cela a nourri le scénario de **Yao** et de ce personnage d'enfant qui aime lire.

On sent chez vous, réalisateur comme producteur, la volonté de faire franchir des frontières physiques et mentales aux spectateurs.

Le cinéma est un art, un divertissement et un geste politique. Il y a chez moi le désir de pousser des portes de lieux, d'univers où je n'aurais peut-être pas spontanément l'envie ou la possibilité d'aller. D'inviter le spectateur que ce soit dans une unité de soins palliatifs dans **C'est la vie** de Jean-Pierre Améris ou un centre de désintoxication dans **Le Dernier pour la route**, par exemple. Le Sénégal que je montre n'est pas des plus touristiques, il y a là aussi de ma part une envie de faire découvrir un pays et une culture et de les rendre peut-être ainsi moins lointains. J'aime à croire que le cinéma peut faire un peu bouger les mentalités, rendre curieux, et qu'il nous permet d'aller plus facilement ensuite vers ce qui est différent de nous.

La première image marquante du film est cet embouteillage à l'heure de la prière. Il est devenu rare aujourd'hui d'entendre « Allah akbar » sans charge dramatique associée à l'écran...

C'est une scène que m'a inspirée un repérage au Sénégal. J'ai été saisi par cet instant où tout le monde prie ensemble dans la rue, en toute quiétude. Là aussi, je ne voulais pas accompagner cette séquence d'un commentaire : je la montre telle que je l'ai observée. Ce moment fait partie du quotidien des Sénégalais. Nous avons tous été marqués par les multiples attentats islamistes, qui ont, en outre, nourri nombre de films ou séries. Je voulais revenir à la vérité que la réalité m'a donnée à voir : au Sénégal, les musulmans prient collectivement, dans la rue, à une heure donnée. Je filme cette réalité en plan large, à la fois frontalement et à distance avec une simplicité qui, j'espère, sera perçue comme telle.

C'est la part documentaire du film qui revendique, aussi, son terreau fictionnel et se situe au mitan du road-movie et de la fable. D'où vous vient ce goût pour cette zone frontière ?

J'ai toujours aimé me situer à la limite entre la réalité et la fiction. J'ai besoin de croire à ce que je vois, à ce que je filme. J'aime ce moment où l'on ne sait plus où l'on se trouve entre réel et imaginaire, j'aime le petit vertige que cela suscite. Je crois aux pouvoirs du cinéma d'élargir les consciences et j'aime quand le romanesque et le réalisme se font la courte échelle. L'un au contact de l'autre sont vertueux, me semble-t-il. Surtout dans une société comme la nôtre où chacun doit être à sa place et où l'on a peur de la différence. Quand le cinéma vous permet d'affronter vos peurs et de les rendre moins terrifiantes, c'est extraordinaire ! Le cinéma nous fait entrer chez les gens



et les regarder autrement. J'aimerais que **Yao** permette aux spectateurs de se questionner sur les notions de différence.

Omar Sy a une façon humble et droite de se tenir sur cette terre. Il est le contraire d'un conquérant dans Yao. Son jeu est très sobre. Vous le filmez en position d'accueil, d'écoute et de réceptivité totale.

Je n'ai pas fait grand chose, à part faire confiance en sa capacité à être présent. Nous prononcions souvent le mot « accueil » sur le tournage. Il s'agissait de laisser venir, d'attraper ce qui nous était donné. Omar se mettait à nu. Il aurait été tentant pour lui de se protéger, mais il a su être ouvert simplement. C'est un acteur qui peut tout jouer, du clown au drame en passant par les scènes d'action. Là, il lui fallait incarner son personnage dans le plus grand dépouillement et permettre ainsi au spectateur de faire ce voyage avec lui.

Est-ce aussi l'une des raisons pour lesquelles nous savons peu de choses de son personnage au début du récit ?

Je pense qu'on en sait suffisamment ainsi. On comprend immédiatement que Seydou est un acteur connu, qui a de l'argent, qui n'a pas l'air très heureux, qui vient de se séparer de sa femme. Il devait emmener son fils en voyage et se retrouve à partir seul. L'exposition est assez similaire à celle du **Dernier pour la route** : dans les cinq premières minutes, on comprenait que le personnage de François Cluzet était alcoolique et décidait d'entreprendre une cure de désintoxication. Dans **Yao**, je n'avais pas envie de filmer « la vie de star » du personnage. J'étais pressé de partir au Sénégal, car ce voyage constitue le cœur du film.



Yao est votre troisième collaboration avec Agnès de Sacy au scénario. Avez-vous voyagé ensemble au Sénégal pour écrire ?

Je lui ai soumis la trame de l'histoire, puis nous avons fait deux voyages au Sénégal. Nous avons fait les repérages ensemble et rencontré des gens qui ont donné de la chair à nos personnages. Agnès est une formidable scénariste, qui écrit très bien et qui me permet d'être plus personnel que si j'écrivais seul.

D'où vient Lionel Basse, ce jeune comédien épatant qui incarne Yao ?

Il était essentiel pour moi de chercher l'enfant qui allait jouer Yao au Sénégal. Je voulais qu'il ait un accent authentique, qu'il ait onze ou douze ans, donc une certaine maturité. Nous avons eu de la chance de le trouver, parmi six-cents enfants rencontrés pour le film. Je suis très sensible à la voix des acteurs et j'étais amoureux de la sienne. Sa voix vous embarque immédiatement ailleurs. Il est de Saint-Louis au Sénégal. Omar et lui étaient très complices. Nous tournions dans la continuité, ce qui facilitait les choses pour lui qui n'avait jamais fait de cinéma. Lionel est un enfant très vif, intelligent, travailleur.

Il a vite compris que Yao était plein de bon sens et qu'il était important qu'il y ait un véritable échange entre lui et Seydou. Ce n'est pas juste l'histoire d'un homme qui raccompagne un enfant chez lui. En vérité, c'est plutôt Seydou qui s'échappe et qui se sert de cet enfant pour partir ; c'est presque de la fausse bienveillance ! Seydou sent inconsciemment qu'il doit faire ce voyage et j'aime l'idée qu'il se serve de Yao pour cela. Cet enfant le ramène sans cesse vers les fondamentaux.

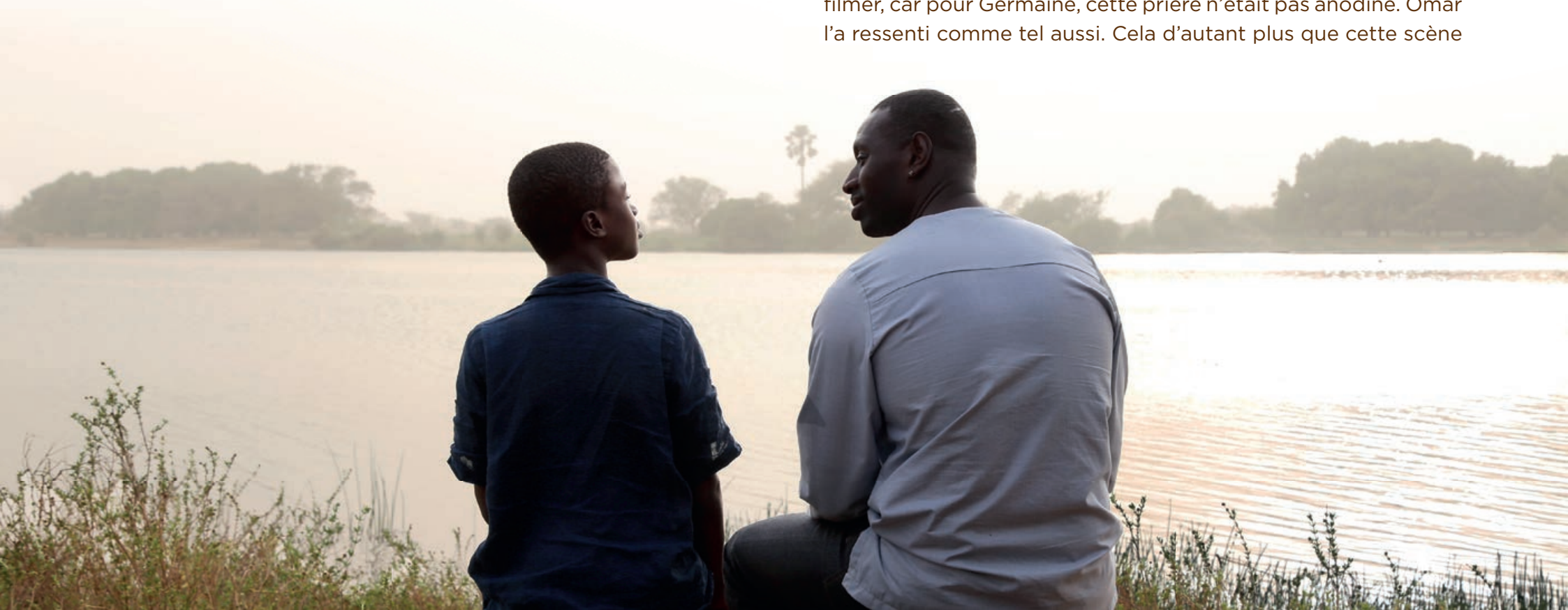


Comment s'est construit le personnage de Gloria, incarné par la chanteuse Fatoumata Diawara ?

Je voulais absolument que le film soit moderne. C'est sans doute le mot que j'ai le plus employé au sujet des costumes et des décors. Je voulais que l'on sente ce mélange de modernité et de tradition qui saute aux yeux quand vous vous rendez au Sénégal. Gloria est une femme moderne. Elle chante en anglais dans le film. Le Sénégal est en pleine croissance aujourd'hui : cela fait donc écho à une réalité. Quant à la place de ce personnage dans le scénario, nous trouvons intéressant que Seydou rencontre une femme libre, lucide, qui a un temps d'avance sur lui et qui sait pertinemment qu'elle ne peut rien envisager avec lui.

Le voyage de Seydou et Yao les conduit vers une femme charismatique qu'interprète la danseuse et chorégraphe Germaine Acogny. Dans ces séquences, il est question d'une reconnexion possible aux ancêtres. C'est une scène-clé du film.

Germaine Acogny a tenu à faire cette prière sur le fleuve. Ce n'était pas écrit ainsi dans le scénario : elle devait juste danser. Un jour, elle m'a proposé de l'accompagner et elle a effectué devant moi cette danse-prière aux ancêtres. J'aime quand la danse fait ressentir des émotions fortes et il m'a semblé important de confronter Omar à cette situation-là. Germaine a tenu à ce que cette scène de prière dans le film soit destinée à ses ancêtres à lui. Une fois encore, dans cette séquence, la fiction et la réalité se mêlent intimement. C'était très beau à filmer, car pour Germaine, cette prière n'était pas anodine. Omar l'a ressenti comme tel aussi. Cela d'autant plus que cette scène



a lieu face à la Mauritanie, de l'autre côté du fleuve, d'où vient l'autre partie de la famille de Omar. Symboliquement, c'était fort. Tourner le film dans la chronologie du récit prenait là tout son sens.

Yao contient une dimension spirituelle, qui se déploie pleinement dans cette séquence.

Il me semble aussi. J'ai été très marqué en Afrique par la foi qui anime les gens. Je suis fier que la notion de croyance soit présente dans le film. Car je pense que nous avons tous besoin de nous reconnecter à une source, quelle qu'elle soit, afin de donner du sens à nos vies. D'une façon globale, le film est traversé par la question de la quête de sens.

Comment était composée votre équipe technique ?

À moitié française et à moitié sénégalaise : une vraie équipe mixte ! Dans la mesure où il s'agissait d'un road-movie, je ne voulais pas multiplier certains postes, mais Demba, mon premier assistant sénégalais a tenu à ce qu'il y ait aussi un premier assistant français et qu'ils mènent le tournage de front ensemble. Il est vrai que ce n'était pas un film simple à réaliser et cette idée s'est avérée judicieuse. L'équipe était bien équilibrée. Chacun a fait son voyage à soi et en est ressorti un peu différent.

La musique, signée M, participe de la même sensation. Comme dans son album *Lamomali*, il mêle des influences diverses.

Faire appel à M me semblait une évidence. J'aime beaucoup le métissage et l'authenticité de son album *Lamomali*. Il a effectué

musicalement ce que j'essaye de faire au cinéma en invitant au voyage, en transmettant une énergie. Son modernisme est très respectueux de l'Afrique. Nous avons travaillé ensemble sur la musique de **Yao** et j'ai beaucoup aimé ses propositions. Son mélange de guitare électrique et d'instruments traditionnels africains me semble très moderne et judicieux. En outre, Fatoumata Diawara, qui joue et chante dans le film, a participé à son album, ce qui créait une connivence supplémentaire avec le projet.

Yao n'est-il pas votre film le plus apaisé à ce jour ?

Je pense que c'est surtout ce qu'induit ce pays. Le temps africain et le temps occidental ne sont pas les mêmes. Quand vous arrivez au Sénégal, ce rapport au temps si différent du nôtre vous saisit puissamment. Seydou demande au chauffeur du bus quand est prévu son départ, et s'entend répondre : « quand le bus sera plein ». C'est une réalité que je voulais restituer, car elle fait réfléchir et nous bouscule dans nos réflexes et certitudes, nous qui courons beaucoup. Cette expérience aide à relativiser.

Philippe Godeau est producteur.

En tant que réalisateur, il a tourné :

11.6 (2013)

avec François Cluzet et Bouli Lanners

LE DERNIER POUR LA ROUTE (2009)

avec François Cluzet et Mélanie Thierry



- ENTRETIEN AVEC - OMAR SY

Comment avez-vous accueilli ce projet, qui semble dépasser le strict cadre artistique ?

Comme toujours, cela débute par une rencontre. Philippe Godeau est venu me voir avec un premier scénario, que nous avons ensuite nourri l'un et l'autre d'éléments personnels. Il y a une part de nous dans cette histoire, et c'est pourquoi nous sommes très attachés à ce projet. **Yao** est traversé par la question de la paternité. Nous y évoquons en filigrane quels pères nous sommes, l'un et l'autre, et quels pères furent les nôtres. Cela constitue le cœur vibrant du film.

Le film est dédié à Jacques Godeau et Demba Sy, vos pères respectifs...

Pour la bonne raison qu'ils sont une source d'inspiration pour Philippe Godeau et moi-même. Cette histoire est directement liée à eux deux, et c'est aussi ce qui nous a reliés, Philippe et moi.

Vous êtes acteur et coproducteur du film, ce qui induit un engagement particulier de votre part...

J'avais envie de m'investir pleinement dans ce film et d'accompagner Philippe. C'est la première fois que je m'implique autant dans un projet, du début à la fin de sa conception. C'est en ce sens aussi que j'y suis très attaché.

Vous êtes-vous rendu au Sénégal avant le tournage ?

Non. Cela faisait huit ans que je n'étais pas allé au Sénégal. C'est un pays qui bouge beaucoup, comme le continent africain en général. Nous avons voulu préserver le regard neuf de mon personnage sur ce pays. Ces retrouvailles pour moi étaient comme une découverte, tant il y a eu de changements depuis l'époque où j'y suis allé.

Vous avez une façon très droite de vous tenir sur cette terre sénégalaise. Comme si vous étiez en position d'accueil...

J'étais disponible, en effet. Nous avons considéré que le Sénégal était un acteur et qu'il allait nous guider dans le scénario. Nous étions prêts à accueillir ce qui venait de lui.

Vous êtes-vous nourri de vos échanges avec l'équipe franco-sénégalaise du film et les habitants que vous rencontriez sur place ?

J'ai pris un plaisir fou à voir l'équipe française découvrir le Sénégal. Je me nourrissais de leur regard à eux pour construire Seydou. C'était incroyable aussi d'observer l'interaction entre les techniciens sénégalais et les techniciens français. La communion qui se mettait en place ou les chocs des cultures qui opéraient étaient très intéressants pour moi : c'était comme si deux parties de moi dialoguaient. J'ai pris beaucoup de plaisir





à vivre cette expérience, car je jouais aussi à domicile, d'une certaine manière ! Nous allions dans les villages, j'étais attentif à la manière dont les gens me percevaient là-bas. J'ai fait de belles rencontres. J'ai reçu la bénédiction de plusieurs personnes, ce qui m'importait beaucoup.

Êtes-vous très connu là-bas ?

Oui, plus que je ne le pensais. J'étais surpris de voir que j'étais connu au-delà des grandes villes, dans les villages aussi.

On sait peu de choses de votre personnage : c'est un acteur à succès, un homme séparé de la mère de son fils, qui se rend dans le pays de ses ancêtres pour la première fois. Il entre ainsi dans le récit en « valeur absolue »...

Je me disais qu'il était comme un vase vide, doté d'une belle stature, mais sans rien à l'intérieur. Il fallait le remplir au fur et à mesure du voyage. Nous donnions ainsi quelques informations de départ relativement proches de qui je suis en réalité - un acteur connu et un père - afin que le spectateur puisse s'accrocher à moi, Omar, avant de découvrir progressivement mon personnage.

Cela induit une mise au point mentale du spectateur, qui voit se superposer un acteur identifié de tous et un personnage de fiction...

J'étais confiant dans le fait que cette superposition allait vite s'estomper. Pour que les spectateurs puissent s'installer dans cette histoire et découvrir le Sénégal, il leur fallait certains repères. Il était nécessaire que nous leur laissions cela pour qu'ils acceptent de partir en Afrique avec moi sans appréhension et avec une certaine curiosité, car ce genre de proposition n'est pas forcément évidente au cinéma. Mais au fur et à mesure que le récit se déroule, il offre ses propres repères, qui permettent de faire disparaître Omar Sy au profit de Seydou Tall. C'était notre pari.

Comment définiriez-vous Seydou Tall ?

Nous avons en commun d'avoir réussi dans le milieu du cinéma. Nous pouvons faire des choix et jouissons d'une forme de succès. Mais j'ai ce que lui n'a pas : une histoire claire avec mon père, avec mon passé et mes origines, ce qui me permet d'être un père épanoui aujourd'hui. Seydou, lui, ne sait pas où il va ni d'où il vient. Il vit un peu ballotté par le vent, et va retrouver progressivement ses racines, ce qui va lui permettre de se tenir plus droit, de s'ouvrir et de prendre la lumière.

Yao donne à voir de vous une image inédite : Omar Sy sur le sol africain...

L'idée était aussi, en effet, de filmer l'acteur que je suis dans ce décor-là pour la première fois. C'était aussi la source du plaisir pour moi de tourner **Yao**, car ma façon de jouer en Afrique n'est pas celle à laquelle le spectateur a été habitué jusqu'alors.



Votre jeu est sobre, fait d'émotion rentrée...

Ce film induit cela et cela ressemble à ce que je suis dans la vie et à ce qu'est Philippe aussi. Il y a de la pudeur chez l'un et chez l'autre, et il nous importait que le film contienne cette pudeur-là. Car me filmer de retour au Sénégal, sur la terre de mes ancêtres, après tant d'années d'absence, pouvait avoir quelque chose d'impudique. Il fallait donc contrebalancer cela dans le jeu. Philippe me ramenait toujours à la pureté du jeu en me demandant de gommer mes effets.

L'image que l'on a de vous aujourd'hui est telle que le spectateur attend inconsciemment de votre part des vannes, un sourire éclatant, un rire tonitruant. Cela n'est pas totalement absent de Yao, mais c'est très discret...

Il fallait me contenir ! Il fallait contrôler mon rythme, mes sons, mes expressions, car ils prennent de la place. Plus ça allait et plus je retirais des choses de moi. Et il fallait, bien sûr, laisser de la place à Seydou, qui n'a pas du tout la même personnalité que moi. Il arrive éteint dans l'histoire et il fallait qu'il s'allume petit





à petit. Il fallait donc que je fasse attention à éteindre la lumière que j'apporte habituellement pour laisser la sienne irradier progressivement.

Est-ce une affaire d'énergie intérieure ?

Chaque histoire provoque quelque chose de chimique à l'intérieur de soi. Chaque scène a un rythme organique, difficile à définir, qui fait circuler une énergie dans le corps. En tout cas, cela s'exprime et se voit. Au Sénégal, quelque chose de fort a opéré en moi. Je l'ai ressenti tellement profondément que ce n'était pas compliqué à retenir.

Comment vous êtes-vous accordé à l'étonnant Lionel Basse, qui incarne Yao ?

Cet enfant est remarquable ! Il est très lumineux. Tout doit venir de lui dans cette histoire. C'est lui, l'acteur mobile du film !

Ce que vous jouez d'habitude, vous !

Oui, d'habitude ce sont mes personnages qui bousculent l'histoire. Là, tout provient de Yao. Lionel Basse a de la lumière dans les yeux ; il est brillant, très intelligent, et a compris vite ce que nous voulions raconter. C'était un plaisir pour moi de le voir jouer. Il remplissait parfaitement son rôle.

Ce sont les questions et réflexions de Yao qui font avancer votre personnage. Cet enfant est à la fois un innocent et un grand sage...

C'est lui le guide, dans tous les sens du terme ! C'est lui qui me conduit à travers ce pays et qui guide Seydou vers la reconquête de ses racines. Seydou est comme un aveugle à qui l'on tient la main et qui va progressivement recouvrer la vue.

Dans ce film, vous êtes en position d'écoute...

Absolument. Il fallait que j'ouvre tous mes sens à ce gamin. C'est la première fois que je joue cela, et il était intéressant pour moi d'avoir à jouer cela au Sénégal, car je crois qu'à travers Seydou, j'ai pris ma part du gâteau aussi : j'ai repris un peu d'africanité, si je puis dire. Avec tout ce que j'ai vécu ces dernières années, le fait de ne pas avoir été là-bas depuis longtemps, l'Afrique devenait pour moi un souvenir qui perdait sa teinte. Je crois que j'ai recoloré mes souvenirs d'enfance et mes liens avec l'Afrique en tournant ce film. Ce film m'a fait du bien.

Vous sentiez-vous blanc là-bas ? Yao qualifie Seydou de « Bounty »...

Quelles que soient ses origines, un gamin qui naît en France est qualifié de « Français » quand il retourne sur la terre de ses ancêtres. Et quand il retourne en France, on le perçoit comme un étranger. On n'est chez nous nulle part en réalité quand on a des origines étrangères et qu'on vit en France ! On n'est finalement chez nous que dans l'avion au milieu de nulle part ! Mais on se sent aussi chez nous partout.

L'une des étapes marquantes pour Seydou est la rencontre avec Gloria, cette chanteuse libre et lucide qui incarne le mouvement même. Elle a aussi quelque chose d'un personnage de fable...

À travers le personnage de Gloria, nous voulions montrer une Afrique moderne. Elle bouge, elle est lucide, oui, elle avance. Le film flirte avec cette idée de fable. Il y a le voyage, les éléments, les couleurs, ce décor africain qui se prête au conte.

Que représentent pour vous les scènes avec la chorégraphe Germaine Acogny, qui incarne ici une sorte de guide spirituel charismatique ?

Yao est un film traversé par la spiritualité en général. Il commence par une traversée de la ville à l'heure de la prière et s'achève par une cérémonie. Ces deux séquences se répondent. Ce sont des moments de communion, au-delà même de la question de la religion. Seydou est mal au début, il se questionne quant à ses ancêtres, et au moment de la prière à la fin, il est en mesure de l'accueillir. Quand on a tourné cette séquence au bord de l'eau avec Germaine, j'étais le plus ouvert possible. Cette cérémonie est quelque chose qu'elle pratique vraiment dans la vie. C'est une artiste, elle est danseuse et actrice, et là, elle dépasse son art : elle donne quelque chose de fort, de personnel, elle offre une vraie prière au film. Mon personnage l'accueille et moi aussi, en tant qu'homme.

Auriez-vous pu tourner ce film plus tôt ?

Je ne sais pas. Il était prévu plus tôt, mais je pense que si nous l'avions tourné antérieurement, nous n'aurions pas fait le même film. Nous l'avons tourné l'année de mes quarante ans, après tout ce que j'avais vécu : le film a choisi son timing et je pense que c'était le bon moment.





- LISTE -
ARTISTIQUE

Seydou Tall **OMAR SY**
Yao..... **LIONEL BASSE**
Gloria..... **FATOUMATA DIAWARA**
Tanam..... **GERMAINE ACOGNY**
Taximan..... **ALIBETA**
Laurence Tall..... **GWENDOLYN GOURVENEC**

- LISTE -
TECHNIQUE

Réalisateur **PHILIPPE GODEAU**
Scénario **AGNÈS DE SACY ET PHILIPPE GODEAU**
En collaboration avec..... **KOSSI EFOUI**
Directeur de la photographie **JEAN-MARC FABRE**
Montage..... **HERVE DE LUZE**
Son **JEAN-LUC AUDY, LOÏC PRIAN, JEAN-PAUL HURIER**
Musique originale **- M -**
Une production **PAN-EUROPÉENNE**
..... **KOROKORO**
..... **FRANCE 2 CINÉMA**
Produit par **PHILIPPE GODEAU ET OMAR SY**
Coproduct par..... **NATHALIE GASTALDO GODEAU**
Avec la participation de **CANAL +**
..... **CINÉ +**
..... **FRANCE TÉLÉVISIONS**
En association avec..... **INDÉFILMS 6**
..... **CINÉMAGE DEVELOPPEMENT 9 & 12**
..... **BLEU ET JAUNE PRODUCTIONS 8**
Avec le soutien du **PROGRAMME EUROPE CREATIVE**
..... **MÉDIA DE L'UNION EUROPÉENNE**
Audiodescription et sous-titrage SME réalisés avec la participation
..... du **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE**